

Olivier Domenjoz

Scaphandrier - soudeur

39 ans

Lausanne-Suisse

A DDU de décembre 2016 à mars 2017



Ton parcours ?

Olivier a fait l'école obligatoire en Suisse. Il l'a vécue difficilement. Il avait envie de faire un travail manuel. Il a choisi la soudure, la construction métallique. *« En Suisse, on appelle ça un apprentissage pour obtenir un CFC : un certificat fédéral de capacité. J'ai fait quatre ans d'apprentissage en construction métallique et deux ans de plus en dessinateur. Au terme de ces six années, j'avais un double CFC »*. Olivier a enchaîné les travaux temporaires en Suisse. Mais au bout de quelques années, il a senti un certain ennui à passer d'un chantier à l'autre et voulait partir en voyage pour découvrir un autre monde : *« les mentalités, ce que ça m'apportait : j'avais l'impression de stagner. J'étais passionné de plongée – je plongeais depuis dix ans déjà – et je me suis dit que si je pouvais relier la plongée et la construction métallique en devenant scaphandrier, ce serait parfait »*. Olivier est parti à Marseille pour passer un diplôme de scaphandrier Classe 2 Mention A.

Pour précision : la Mention A de plongée concerne les personnes habilitées à utiliser des outils sous l'eau (outils de soudure, marteau piqueur, travail sanitaire, mécanique, etc..). Il y a ensuite trois classes pour cette mention A : la Classe 1 pour la plongée à l'air jusqu'à 30 m, la classe 2 pour la plongée jusqu'à 60 m (aujourd'hui nouvelle réglementation : 50 m) et la classe 3, pour laquelle il n'y a pas de limite (c'est la technique qui est limitante). La Mention B concerne les plongées plutôt scientifiques ou archéologiques (recherche, films et photos sous-marines ...). Enfin, la Mention C concerne la médecine hyperbare (compression dans un caisson hyperbare en cas de problème de décompression lors des paliers).

Olivier exerce le métier de scaphandrier depuis 2002. *« Je l'exerce temporairement, heureusement, car c'est un métier difficile. Plutôt que de chercher à travailler beaucoup, je m'arrange pour dépenser moins, je vis simplement. Comme cela, je préserve ma santé et je peux voyager »*. Olivier passe en effet plusieurs mois d'affilé dans l'eau, parfois très froide – dans des lacs de montagne – à plus de quarante mètres de profondeur. A ce rythme, surtout avec des plongées de longue durée, les articulations peuvent en pâtir : *«Après une plongée profonde, on sent les articulations qui craquent, on sent qu'il y a des bulles, c'est lié à l'azote sous pression, le temps qu'on décompresse une douzaine d'heures »*. Le métier de scaphandrier est aussi un métier où il faut porter des charges lourdes, amener et déplacer des machines sous l'eau (des outils hydrauliques, des bouteilles de plongée). Le casque intégral fait déjà treize kg. *« Même si aujourd'hui, les casques ne sont plus en cuivre mais en fibre de verre et même si l'on est dans l'eau, il faut continuellement déplacer celui-ci. Lorsqu'on travaille dans les courants, il faut faire de gros efforts aussi. Il y a aussi le dioxyde de carbone qui est source d'essoufflements »*. Mais Olivier m'explique qu'il y a aussi un avantage à travailler sous

l'eau puisque, contrairement à ses homologues qui travaillent en surface, en respirant les poussières et la fumée de soudure, lui respire sous l'eau de l'air filtré.

Depuis le début donc, Olivier sait qu'il ne pourra pas exercer ce métier continuellement. Il se ménage une porte de secours en suivant des formations. Et il met peu à peu en pratique ce qu'il a appris : *« j'ai appris la bioénergie et la géobiologie à côté de mon métier de scaphandrier en faisant des stages et des formations »*.

Quelques mots sur ta tenue de plongée ?

La combinaison étanche d'Olivier est la même que celle des plongeurs scientifiques. Cependant, il y ajoute davantage de plomb pour être suffisamment lesté afin de marcher et d'intervenir sur le fond. La différence de taille avec la plongée loisir : l'air vient de la surface. *« On est géré par un chef opérateur hyperbare qui est scaphandrier comme nous. On fait des rotations : quand on n'est pas sous l'eau, on est en surface devant le tableau de gaz et on gère la plongée du collègue. On lui donne sa profondeur, on augmente progressivement la pression d'air lorsqu'il descend (ce n'est pas automatique comme les détendeurs habituels), on gère le temps, les décompressions. De cette manière, le plongeur peut travailler et n'a pas à regarder sa montre pour faire ses calculs de pallier. On lui dit quand il doit remonter et rejoindre tel pallier. On fait parfois des paliers à 15m, 12m et à 6m à l'oxygène pur, on purge le casque et le narguilé de son air pour passer à l'oxygène »*. Olivier m'explique que le narguilé, le cordon ombilical ou la ligne de vie c'est un unique tube dans lequel passe l'air, mais aussi l'électricité pour une caméra et pour permettre la communication avec la surface. C'est précieux pour être guidé dans le travail au fond, surtout lorsque



l'ivresse des profondeurs se manifeste (due à l'azote sous pression) et déclenche une perte de vigilance et parfois des fous rires ... Malgré une respiration à l'air grâce au casque intégral, le scaphandrier porte dans son dos une bouteille d'air de secours (appelé le « biberon de secours »). En cas de narguilé coincé ou coupé, ou une panne d'air de la surface, une vanne sur le casque permet d'ouvrir l'accès au biberon de secours et d'avoir suffisamment d'air pour la remontée en surface.

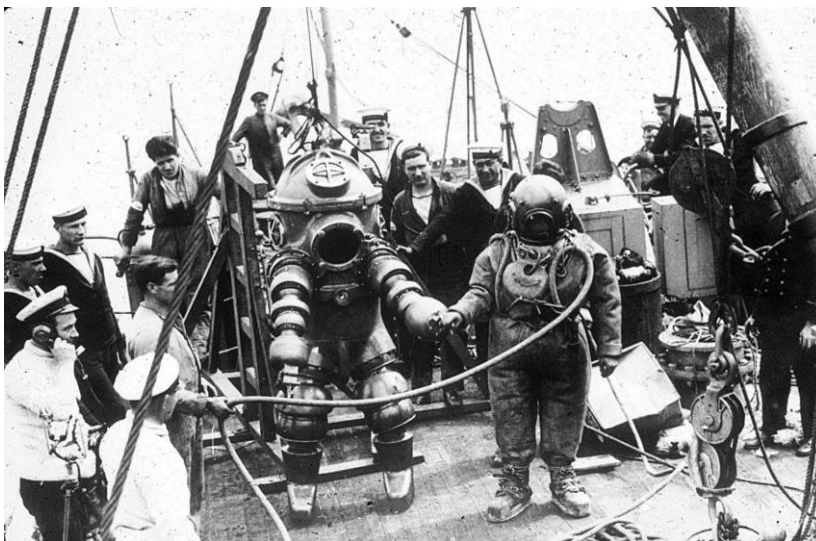
Une journée-type à D.D.U ?

Olivier m'explique qu'il n'y a pas de journée-type. La plongée à D.D.U n'occupe que 20 % de son temps. Il peut intervenir comme scaphandrier pour travailler sur des conduites immergées, ou sur l'hélice d'un bateau ou encore pour soutenir le travail des scientifiques (dans le cadre de la pose d'un marégraphe ou pour poser et remonter du matériel scientifique d'observation des fonds). *« Par exemple, une journée de travail sur le marégraphe commence par une préparation du matériel, suivie d'une première inspection sur site. Il faut ensuite réaliser plusieurs autres plongées pour faire réellement les travaux concrets sur les conduites ou sur le marégraphe ».*

A DDU, Olivier est polyvalent. Il fait aussi de la soudure et des travaux en surface, participe au déchargement du bateau sur les différentes rotations, apporte son aide à différents ateliers techniques : *« C'est ça qui me plaît, il n'y a pas de routine, je n'aime pas ça ! ».*

Pourquoi venir en Antarctique ? Un rêve ?

Olivier a toujours aimé l'aventure. Il a fait des balades à vélo de la Suisse à la Chine, de Buenos-Aires à Ushuaia ! Il a travaillé entre autre en Afrique sur des plateformes de gaz offshore, au Maroc et en Corse sur un site d'archéologie. *« Ça reste dans le sang, j'ai envie de découvrir, de faire des nouvelles choses. La nouveauté et l'aventure m'attirent. Et puis, c'était aussi un rêve d'aller au grand Nord ou au grand Sud. Mais je me disais que c'était réservé aux grands spécialistes, aux scientifiques. Et par hasard, mon collègue avec lequel j'ai monté une entreprise en Suisse, a vu une annonce de l'IPEV sur un site de scaphandrier. Il a fait un dossier et il a été engagé deux années ici. Il y a deux ans, un chantier suisse l'intéressait alors j'ai eu la chance de partir à DDU. Je suis revenu cette année. Les rêves ne sont pas anodins. Je n'ai pas renoncé, j'ai toujours gardé une oreille ouverte pour des aventures ! ».*



L'équipement en cuivre des scaphandriers de 1935 !